

—Il faut croire....
 —Comme je vous l'apprenais tout à l'heure, je suis devenu une excellente ménagère.... J'ai la conviction que je ferai mieux encore.
 —Je ne m'étonne plus que tu entres la possibilité de réédifier le castel des Sainclair.
 —Cependant, monsieur, je ne veux pas que vous conserviez d'arrière pensées.... Si je suis en possession de cette montre et de cette chaîne, ce n'est que grâce au hasard.
 —Comment ?
 —C'est une occasion.
 —Ah !... oui... une occasion ! répéta Paul, qui ne s'expliquait pas du tout les faits, mais qui, vaguement déjà, s'habitua à ces mots magiques dont les femmes se servent si bien pour tout justifier. Ah ! c'est une occasion, fit-il pour la troisième fois. Parfaitement.... Oui.... Oui.... Aussi je me disais : Il n'est pas possible que.... Quand on n'est pas au courant, n'est-ce pas ? on s'imagine.... Eh bien ! je te félicite, tu as eu raison d'en profiter....
 —C'est de l'argent bien placé, répartit Mariana, employant une locution favorite de Silverstein.
 —Mais alors, fit Paul un peu inquiet, si tu te charges de réaliser aussi vite les désirs que je forme pour toi, je n'aurais plus la joie de les combler.
 —C'est-à-dire que cela vous obligera à faire des frais d'imagination.... Vous n'en n'êtes pas totalement dépourvu....

La femme de chambre était entrée ; Mme Vernier eut une petite mine signifant que son mari pouvait se retirer.

Le pauvre Paul, de plus en plus ébahi, avait encore bien des choses à demander à sa femme ; mais rien ne se précisait dans son esprit désorienté.

Ce fut elle pourtant qui le rappela, au moment où il allait franchir le seuil du gynécée.

Croyant à un revirement amical de la part de sa femme et se reprochant déjà de s'être affecté du ton un peu ironique et très protecteur de Mariana, Paul se retourna avec empressement, et revint, le sourire aux lèvres, auprès de la séduisante créature, qu'il n'avait jamais trouvée plus belle.

—Vous ne m'en voulez pas, s'écria-t-elle, d'avoir fait doucement violence à votre nature légèrement paresseuse.... Désormais, il faudra aller plus vite en besogne, si vous tenez à ce que je n'attende pas indéfiniment la réalisation de vos promesses.

Il sourit, et, bien que Mariana cherchât coquettement à se défendre, l'embrassa sur la nuque.

—Eh bien ! fit-il, ne la tutoyant plus, pour se moquer gentiment d'elle, trouvez-vous qu'il faille gagner beaucoup d'argent à Paris ?

—C'est vrai, reconnut-elle.

—Et me reprochez-vous encore de ne pas vous avoir prévenue, à un moment où je me refusais à vous effrayer ?

Elle garda le silence.

—Je savais bien, moi continua-t-il, que nous y arriverions, à force de travail.

—Ne vous ai-je pas secondé ? s'écria-t-elle, redevenant subitement agressive.

Il n'eut pas le temps de répondre.

—N'est-ce pas grâce au mariage que vous avait fait que tous les amis de ma famille vous ont tendu la main ?.... Ne vous ai-je pas ouvert les portes de la société mondaine ?.... N'est-ce pas en stimulant votre apathie que je vous ai rendu le goût du travail ?

Mariana s'animait de plus en plus, Paul l'interrompit à son tour.

—Que tu es belle ainsi, s'écria-t-il, sous un coup de fascination d'artiste qui entrevoit quelque chose de réellement original.

Elle poursuivit :

—Qu'est-ce que vous étiez quand je vous ai rencontré ?.... Un bohème, mon cher, ni plus ni moins.... Il a fallu que je refisse complètement votre éducation.... La tâche a été assez rude.... Cependant, je ne doutais pas de la réussite de mes efforts.... Mais, voyons ! croyez-vous que tout le monde les aurait tentés ?

—Tu es adorable ! fit-il, ne voyant toujours que la beauté troublante de Mariana, singulièrement expressive en ce moment.

Par un revirement bien féminin, elle s'adoucit subitement.

—Vous trouvez ? fit-elle avec son sourire ensorcelant.

Annie entra.

Paul répliqua d'une voix contenue :

—Oui, c'est toi qui m'as fait ce que je suis.... Je n'ai jamais cherché à méconnaître ton influence.... C'est grâce à toi que j'ai déjà de la réputation et que j'obtiendrai les plus grands succès.... C'est ton charme indicible que je subis sans cesse, depuis que tu m'as adressé ton premier sourire.... Es-tu contente ? M'accuseras-tu encore de ne pas te rendre justice ?

—C'est bien ! Je pardonne, dit-elle avec une sorte de lassitude. Elle tendit la main.

—Ah ! fit Mariana, comme si Paul lui avait fait oublier quelque chose, vous savez que nous avons une voiture.

—Un carrosse ! fit-il, littéralement stupéfié.
 —Oui, répliqua-t-elle avec une intonation condescendante, j'ai jugé que cela nous était indispensable.
 —Vraiment ?
 —J'ai calculé que c'était plus économique.
 —Alors....
 —Bien entendu, c'est en location.
 —Location fait le larron, murmura Paul, qui ne savait quoi répondre et qui s'en tirait par un à peu près.
 L'occasion, location, ces mots lui bourdonnaient dans la tête.
 —Ce soir, quand nous irons chez M. Silverstein, nous n'aurons pas besoin d'appeler un cocher, le nôtre nous attendra devant la porte.
 —Ah ça ! mais tu es une fée ! Où as-tu pris ta baguette ?
 —De sorte que personne ne nous humiliera plus, poursuivit l'orgueilleuse et vindicative Mariana, on ne nous offrira plus de nous reconduire.
 —Allons ! s'écria Paul en souriant, je suis décidément un mortel fortuné.
 —Dans quelque temps, prononça Mariana, nous aurons réellement notre équipage.... Mais il ne faut pas aller trop vite.
 —Combien par mois ? demanda Vernier.
 Elle haussa les épaules.
 —Le prix ordinaire, mon cher.... Ne vous occupez donc pas de ces détails.... Ils ne regardent que votre pauvre femme, puisque



Son étonnement devint un véritable ahurissement.—Page 220, col. 2

vous lui avez donné carte blanche.... Allons, retournez à l'atelier, mon cher ami, les chefs-d'œuvre vous réclament.

Paul Vernier obéit à l'injonction. Il alla se remettre joyeusement au travail.

Il se sentait plein d'aspirations nouvelles, et son beau talent ne demandait qu'à s'affirmer de plus en plus.

—Quel grand magicien est l'amour ! s'écria-t-il, radieux ; j'ai pour femme une délicieuse enchantresse.

LXIII

L'ILLUSION DE LA FORTUNE

Quand Mariana et Paul arrivèrent chez Silverstein celui-ci n'était pas encore rentré chez lui.

Mme Vernier fronça le sourcil. Le banquier était généralement très exact.

Paul travaillait pour le banquier ; celui-ci jouait ostensiblement un rôle de Mécène ; il n'y avait rien de surprenant à ce que Silverstein reçut souvent chez lui le jeune artiste dont il avait commencé la fortune.

Mme Silverstein, que son mari tenait pour une quantité négligeable, ne se plaignait jamais d'être négligée par lui ; mais elle avait